

SUPERSTITIONS NAPOLITAINES.

Peu de voyageurs se vantent d'avoir observé les mœurs du peuple des contrées qu'ils ont parcourues ; en en parlant, ils craindraient presque de donner à penser qu'ils ont été réduits, par l'infériorité de leur rang, à se contenter d'une compagnie vulgaire. Cependant les habitudes, les usages de ceux qu'on appelle les gens comme il faut, diffèrent peu d'un bout de l'Europe à l'autre. Il n'en est pas ainsi pour les classes mitoyennes, et celui qui veut bien fréquenter l'humble bourgeois, ou pénétrer dans les réduits obscurs de l'indigence, est le seul qui parvienne à s'instruire des usages particuliers à un pays et des coutumes nationales. Voilà pourquoi de tant d'ouvrages sur l'Italie, aucun (du moins à notre connaissance) ne renferme sur les superstitions du peuple de Naples les détails qu'on va lire. Ils sont extraits d'une correspondance particulière.

Les Napolitains croient que chaque maison est sous la puissance d'une espèce de fée qu'ils appellent Nibriane. Les gens que la Nibriane prend en aversion n'ont rien de mieux à faire que d'aller se loger ailleurs. S'ils s'obstinaient à rester malgré elle, ils auraient tout à craindre pour leur santé ou pour leurs affaires. Ils doivent même s'éloigner sans se plaindre, car les Nibrianes se soutiennent entre elles ; on ne saurait médire de l'une, sans s'exposer à sa vengeance ou à celle de ses sœurs. On les offense en disant du mal de la maison dont elles sont le génie. Ainsi gardez-vous d'avouer que vous quittez un appartement parce qu'il est froid, humide, etc., etc. ; mais criez très-haut : la maison est belle et propre, c'est ma santé, ce sont mes af-

fares qui m'obligent à la quitter. La Nibriane vous entendra, et cette excuse obtiendra grâce pour vous. Lorsque la Nibriane aime ses hôtes, elle se présente quelquefois à eux sous le costume d'une femme d'Ischia : les cheveux enveloppés d'un mouchoir de mousseline brodée, noué sur le front et tombant par derrière à la manière des rézilles espagnoles ; ses oreilles sont ornées de deux pendants en filigrane d'or. Le corset, fait d'une étoffe de soie brochée en or, est garni au collet d'une dentelle d'or et d'une frange qui retombe sur les épaules. Le bas du corsage et le bout des manches sont garnis de la même manière. Les dentelles d'or qui couvrent les trois coutures du dos se terminent par des glands. Un large galon d'or leur sert de ceinture. La jupe, de la même mousseline que la coiffure, est mise sur un jupon rose ou bleu, et terminée par une frange et une dentelle d'or. Enfin, les coins de ses bas et l'étoffe de ses mules sont encore brochés en or. Lorsque la Nibriane visite ses amis sous ce riche costume, elle leur découvre ordinairement des trésors cachés et les comble de toutes sortes de biens. Mais au contraire les mauvaises Nibrianes ruinent ceux dont elles sont ennemies.

Les coutumes superstitieuses entourent le Napolitain dès sa naissance et le suivent jusque dans son cercueil. Ainsi, il faut se garder de toucher au berceau pendant que l'enfant en est dehors. Si vous le remuez, la mère vous crie : « Prenez donc garde, vous allez rendre mon fils malade ! »

Si tandis qu'il dort un enterrement vient à passer, il faut éveiller l'enfant et le

lever soudain, autrement ce serait d'un mauvais augure et il mourrait.

Voulez-vous ne jamais souffrir du mal de dents ? Embrassez un enfant avant qu'il soit baptisé. Ce soin ne vous a-t-il pas réussi ? Prenez un lézard par la queue et tenez-le suspendu entre le pouce et l'index jusqu'à ce qu'il meure ; c'est un secret infaillible. A Naples cependant les belles dents sont une rareté ; mais ce n'est pas faute de remèdes.

La première fois que l'on coupe les ongles d'un enfant, on lui met une pièce d'or dans la main, afin d'attirer sur lui les faveurs de Plutus. Ceci se pratique chez les riches comme chez les pauvres.

Les Napolitaines, qui ont recours au poison (à l'opium) pour endormir leurs enfants, sont persuadées néanmoins que pour les engager à se taire lorsqu'ils crient, il suffit de leur dire : « Tais-toi, joie de papa ! joie de maman ! joie de ton oncle ! » ou de tout autre parent, et il doit s'apaiser aussitôt qu'on prononce le nom d'un des siens. S'il continue à pleurer, c'est qu'il n'entend pas à cause des cris qu'il jette. Le secret n'en est pas moins excellent.

Si l'enfant pleure durant son sommeil, c'est qu'un ange lui dit que sa mère va mourir ; s'il rit, c'est qu'il joue avec les anges.

Voulez-vous faire dire quelque chose à vos parents ou à vos amis défunts, cherchez un enfant au-dessous de trois ans qui soit prêt à quitter ce monde, confiez-lui à l'oreille votre secret, votre commission est faite.

Les vampires habitent encore le royaume de Naples, sous le nom de *fattochiaro* ; ils sucent pendant la nuit le sang de tous les enfants rachitiques que vous rencontrez.

Un Napolitain ne souffre pas qu'on l'appelle par un autre nom que le sien. Les prêtres seuls ayant le droit de donner des noms, tout autre homme qui se l'arroge le fait dans le dessein de vous nuire. Pour détruire l'effet de ce malheur, il suffit de

prononcer le nom du jour où il vous arrive. Si la personne qui vous a qualifié du nom d'un autre ne l'a pas fait à dessein de vous nuire, elle doit le déclarer en disant : Monsieur, je ne vous veux point de mal.

Il existe dans le royaume de Naples des hommes qui s'appellent *ingiarmatori* ou *ceravolo*, et prétendent avoir la puissance d'empêcher que la morsure des serpents ait des suites funestes. Il faut observer qu'à l'exception de la vipère, tous les autres serpents ne mordent pas, ou leur morsure n'est pas dangereuse. Les *ingiarmatori* peuvent communiquer leur vertu en observant les cérémonies suivantes : ils portent toujours avec eux une boîte sur laquelle est collée l'image de saint Paul, et cette boîte est remplie de serpents. Ils y ajoutent aussi des vipères, mais après avoir eu soin de leur couper préalablement les deux dents incisives par où le poison coule et s'introduit dans la morsure. Lorsque les *ingiarmatori* veulent faire une nouvelle dupe ou bien enrôler un nouveau fourbe, ils lui mettent des serpents dans la main, les font glisser sur ses bras, lui en forment un collier, lui frottent le dessus des doigts avec les dents de ces reptiles, en disant certaines paroles ; enfin, ils lui font poser la main sur la boîte aux serpents. L'homme qui a subi toutes ces incantations non-seulement ne craint plus la morsure d'aucun reptile, mais il peut à son tour *ingiarmare*.

Plusieurs autres animaux sont aussi l'objet de superstitions bizarres.

Une poule chante-t-elle à la manière du coq ? ruine, désastre imminent, si l'on ne tue sur-le-champ la prophétesse de malheur.

Il faut aussi avoir grand soin de tuer les coqs avant qu'ils aient atteint l'âge de sept ans, car alors ils pondent un œuf d'où sort un basilic *qui est le mâle de la vipère*. Aussitôt que le coq a pondu son œuf, il le regarde fixement. Le basilic en sort avec la rapidité d'un trait, et comme il a vu le

coq le premier, celui-ci meurt. Le basilic tue ensuite tous les êtres qu'il voit avant d'en être vu ; mais c'est au contraire le basilic qui est tué, si c'est l'homme qui l'a regardé le premier. Cette superstition règne dans quelques parties de la France, et les enfants ne manquent pas de crier : « Basilic, je te vois ! » dans tous les lieux où ils craignent de rencontrer ces terribles ennemis.

Les Napolitains ont bien d'autres absurdes croyances, mais elles sont connues, et nous n'avons voulu parler que de celles qui ont échappé aux observations des voyageurs dans ce pays, qui semble avoir hérité des superstitions de toutes les nations qui l'ont conquis tour à tour. Cependant, au risque de répéter à nos lectrices une chose qu'elles savaient déjà, nous allons encore citer un usage assez plaisant.

Une personne vous aborde et vous dit : « Comme vous vous portez bien ! comme vous avez bonne mine aujourd'hui ! »

Vite, repliez dans votre main droite le pouce, le médius et l'annulaire, tendez bien l'index et l'auriculaire, portez-les sur votre cœur et frottez-le avec le bout de ces doigts... vous voilà sauvé ! Autrement, si cette personne n'était pas bien votre amie, si elle n'avait pas de bonnes intentions, vous seriez devenu, en peu de temps, maigre, sec, et peut-être mort. On doit toujours prendre cette précaution crainte de surprise ; tout ce que l'on peut faire, pour ne pas choquer les gens, c'est de passer adroitement la main sous son habit, et de frotter ses deux doigts sur son cœur d'une manière inaperçue.

M^{lle} E. SURVILLY.

REVUE LITTÉRAIRE.

Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française, dans lequel on trouve tous les mots distribués par familles, d'après la similitude de consonnance et de signification ; par F. Charrassin et F. François. 1 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, n° 12. Prix : 15 fr.

Nous voudrions faire connaître et apprécier, comme il mérite de l'être, par nos jeunes lectrices, un livre, fruit de longs labeurs, de recherches patientes et dont l'utilité, pour faciliter l'étude et l'enseignement de notre langue, est incontestable. Il

y aurait beaucoup à dire sur les principes et la méthode de ce dictionnaire, dans lequel la science philologique apparaît pleine d'intérêt, facile, presque amusante, d'aride et fatigante qu'elle n'est que trop souvent. Par malheur l'espace nous manque, et obligés d'être concis, peut-être nous sera-t-il difficile d'être aussi clairs que nous le voudrions.

Mais avant tout, mettons sous les yeux de nos jeunes lectrices un spécimen abrégé de cet ingénieux ouvrage. Ce spécimen rendra plus intelligibles les explications que nous voulons leur donner.

SPECIMEN DU TEXTE.

SOUDAIN, *adj.* . . . Subit, prompt ; imprévu, inopiné, inattendu.

SOUDER, *ver.* . . . Joindre des pièces de métal au moyen d'étain fondu.

SOUFFLE, *s. m.* . . . Air, vent qu'on pousse avec la bouche ; haleine ; respiration.

SOUDAIN.	Soudain, <i>adv.</i>	(Sou, dessous ; D, harm. ; AIN, rad. d'AGIR.)
SOUDAINETÉ.	Soudain-et-é, <i>s. f.</i>	Qualité de ce qui est soudain, subit ; promptitude.
SOUDAINEMENT.	Soudain-e-ment, <i>adv.</i>	Subitement ; immédiatement ; promptement ; sur-le-champ.
SOUDER.	Soud-er,	(SOLIDE. C.-G.) Faire tenir ensemble ; ne faire qu'une pièce.
SOUDÉ.	Soud-é, <i>adj.</i>	Cimenté, assemblé par un mélange de métaux et de minéraux.
SOUDOIR.	Soud-oir, <i>s. m.</i>	Outil des ciriers pour souder.
SOUDURE.	Soud-ur-e, <i>s. f.</i>	Composition, mélange de métaux en fusion pour souder.
DESSOUDER.	De-s-soud-er, <i>ver.</i>	Défaire, ôter, briser, fondre la soudure.
RESSOUDER.	Re-s-soud-er, <i>ver.</i>	Souder de nouveau ; refaire une soudure.
SUTURE.	Sut-ur-e, <i>s. f.</i>	Sav. Jointure des os du crâne.
SUTURAL.	Sut-ur-al, <i>adj.</i>	Sav. Qui naît, qui dépend d'une suture ; relatif à la suture.
SOUFFLE.	Sou-f-fl-e,	(Sous, prép. ; FLE, son qui imite le bruit du souffle.)
SOUFFLER.	Sou-f-fl-er, <i>ver.</i>	Faire du vent avec la bouche ; respirer ; agiter l'air.
SOUFFLÉ.	Sou-f-fl-é, <i>adj.</i>	Escamoté, enlevé, subtilisé, soustrait habilement. Inspiré.
SOUFFLERIE.	Sou-f-fl-er-ie, <i>s. f.</i>	Ensemble des soufflets de l'orgue, lieu où ils sont établis.
SOUFFLET.	Sou-f-fl-et, <i>s. m.</i>	Instrument à souffler, à faire du vent, ce qui imite un soufflet.
SOUFFLAGE.	Sou-f-fl-age, <i>s. m.</i>	Art et action de souffler le verre.
SOUFFLEUR.	Sou-f-fl-eur, <i>s. m.</i>	Qui souffle beaucoup.
SOUFFLEUR.	Sou-f-fl-eur, <i>s. m.</i>	Personne qui rappelle les mots oubliés à celui qui récite.
SOUFFLEUR.	Sou-f-fl-eur, <i>s. m.</i>	Qui cherche la pierre philosophale.
SOUFFLURE.	Sou-f-fl-ure, <i>s. f.</i>	Cavité, défaut d'une pièce de verre ou de métal fondu.
ESSOUFFLER.	E-s-sou-f-fl-er, <i>ver.</i>	Mettre hors d'haleine par des efforts ; époumoner.
ESSOUFFLÉ.	E-s-sou-f-fl-é, <i>adj.</i>	Epoumoné ; haletant ; mis hors d'haleine.
ESSOUFFLEMENT.	E-s-sou-f-fl-e-ment, <i>s. m.</i>	Eat, situation de celui qui est essoufflé.
SOUFFLET.	Sou-f-fl-et, <i>s. m.</i>	Coup du plat ou du revers de la main sur la joue.
SOUFFLETER.	Sou-f-fl-et-er, <i>ver.</i>	Donner un soufflet, des soufflets ; outrager.
SOUFFLETÉ.	Sou-f-fl-et-é, <i>adj.</i>	Qui a reçu des soufflets ; qui a été outragé, insulté.
SOUFFLETEUR.	Sou-f-fl-et-eur, <i>s. m.</i>	Celui qui soufflette, qui a l'habitude de souffleter.
SOUFFLETADE.	Sou-f-fl-et-ade, <i>s. f.</i>	Suite, série de soufflets appliqués coup sur coup.

Qu'il soit utile de bien connaître sa langue maternelle et de savoir la parler avec abondance et précision, personne ne le conteste ; ce qui fait question, c'est le meilleur moyen de surmonter les difficultés de cette connaissance indispensable à acquérir. Or, posséder une langue, c'est connaître tous les mots qui la composent. Il s'agit donc ici d'abord d'un acte de mémoire à faire. Ce n'est pas assez, sans doute : qui prétend bien parler, doit aussi mettre son imagination et son esprit en jeu dans le choix et l'emploi des expressions ; mais encore faut-il, et c'est la première condition, avoir par avance chargé son souvenir des trente à quarante mille mots qui forment le bagage ordinaire de chaque langue. Pareille tâche est lourde ; comment s'y prend-on pour la mener à bout ?

Dans l'enfance on apprend la langue du pays natal, seulement à l'entendre parler ; la lecture vient ensuite, et, à l'aide du dictionnaire, la provision de mots suffisante au courant de la conversation s'achève avec le temps. Cependant ce n'est

pas là une étude par principes, ce n'est encore qu'une routine qui suffit à peine à ce premier âge, où l'on voit un long avenir devant soi, et qui, dans tous les cas, a le grave inconvénient de ne jamais mener qu'à une science imparfaite.

Le procédé de substituer au hasard et à l'arbitraire de la routine un classement raisonnable, basé sur les rapports naturels des mots, qui établissent entre eux un lien de véritable parenté, ne remédierait-il pas à cet inconvénient ? C'est ce qu'ont pensé les auteurs du *Dictionnaire des racines*. Ils ont recherché soigneusement tous les mots qui correspondent à la même idée, résonnant de même façon à l'oreille, formant entre eux de véritables familles. Des trente à quarante mille mots qui forment notre langue, ils ont formé trois ou quatre mille classes générales, formées chacune de mots ayant entre eux de fortes similitudes de signification, de consonnance et de composition intime.

On peut facilement comprendre comment, par cet arrangement tout rationnel, il arrive qu'au moment de l'étude, le tra-

vail de la mémoire est abrégé, et qu'au lieu d'un effort par chaque mot isolé, on n'a plus désormais à faire qu'un effort par famille.

Prenons un exemple, celui de la sensation douloureuse produite par le manque d'aliments. Le mot FAIM, qui en exprime le mieux l'idée générale, a été mis en tête du groupe naturel; au-dessous de lui se rangent tous les dérivés qui se rapportent à la même idée, tels que FAMINE, AFFAMER, etc. Ayant, au moyen de cette classification, tous les mots offerts ensemble aux regards, on les grave facilement dans sa mémoire, et la connaissance de la valeur du premier met bien vite sur la trace de la signification de tous les autres. Le lecteur inexpérimenté qui entreprend alors l'étude d'une langue, se trouve dans la condition d'un voyageur à l'étranger qui, grâce aux liens de famille établis entre les anciens habitants du pays, sait bien plus vite les connaître et les désigner chacun par leur nom, que s'il avait affaire à une multitude sans relation.

Nous vous engageons beaucoup, mesdemoiselles, à entreprendre un voyage à travers le livre que nous vous signalons. La lecture attentive des *dérivés* vous donnera une connaissance exacte de notre belle langue, la gravera en son entier dans votre souvenir, et si, une fois chaque année, vous répétez ce travail, vous en éprouverez certainement les meilleurs effets, ceux qu'obtiennent de l'exercice constant des gammes, les musiciens les plus habiles.

M^{me} PAULINE ROLAND.

—
Lutèce et Paris, histoire religieuse, civile, monumentale et morale du vieux et du nouveau Paris, à l'usage de la jeunesse; par Victor Herbin, 1 joli volume. Prix: 5 francs, à la librairie classique et d'éducation de M^{lle} Émilie Desrez, rue Fontaine-Molière, 37.

Deuxième et dernier article.

Nous vous avons donné une idée, mes-

demoiselles, des légendes insérées dans cet intéressant volume; à la description des mœurs se joint celle des monuments. Parmi nos vieilles églises, je ne choisirai pas Notre-Dame, Saint-Séverin, Saint-Étienne du Mont, et tant d'autres qui vous sont bien connues, mais Saint-Merri, parce que, située dans un quartier éloigné du centre, dans une rue détournée, beaucoup de vous peuvent ne pas la connaître.

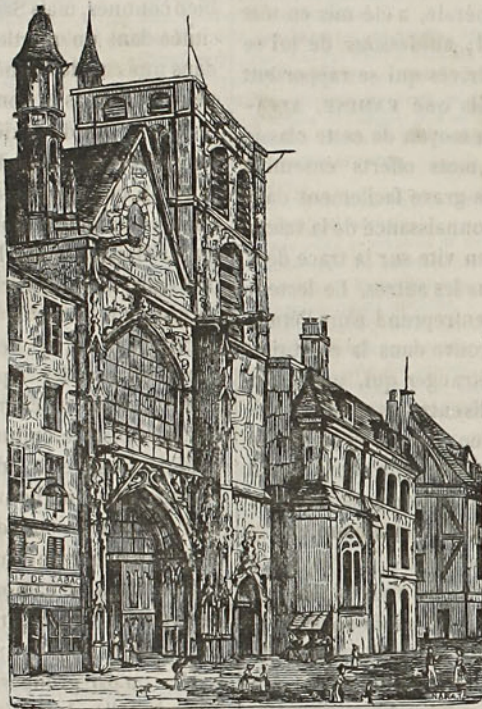
Vers la fin du sixième siècle, dit l'auteur, Méry, en latin *Medericus*, était venu d'Autun occuper, avec un pieux compagnon nommé Frodulphe, une petite cellule qu'il s'était bâtie sur l'emplacement actuel de l'église Saint-Merri, c'est-à-dire entre les numéros 2 et 4 de la rue Saint-Martin. A cette époque, ce lieu était loin d'être le centre du quartier le plus populeux; la cellule du pieux anachorète n'était entourée que de bois, de cultures et de marais.

Mais lorsque les deux pieux solitaires eurent élevé, en l'honneur de saint Pierre, une chapelle à côté de leur cellule, et que la bonne odeur de leurs vertus se fut répandue dans les campagnes des alentours, ce lieu non-seulement cessa d'être désert, mais des maisons se montrèrent bientôt, isolées ou par groupes, car à cette époque une chapelle devenait la première construction autour de laquelle se pressaient toutes les habitations nouvelles.

Saint Méry mourut en l'an 700, et fut enterré dans la chapelle qu'il avait bâtie. Bientôt son tombeau fut vénéré; on parla des miracles qui s'y opéraient, et, enrichie déjà par de nombreuses et successives donations, l'église fut reconstruite vers l'an 1000, aux frais d'un nommé Eudes Fauconnier, dont on retrouva la sépulture quand on reconstruisit l'église actuelle. Sa pierre tumulaire portait cette inscription : *Hic iacet vir bonæ memoriæ Odo Falconarius, fundator hujus ecclesiæ*. Le corps d'Eudes était encore entier, et autour de ses jambes on retrouva les bottines de cuir doré, parure ordinaire des Francs. L'église

Saint-Merri, qui avait été un des lieux d'asile les plus respectés, fut convertie par la révolution en *Temple du commerce*. Rendue au culte, elle fut embellie et ornée

de tableaux de nos peintres célèbres. Saint-Merri conserve les reliques du saint dont elle porte le nom.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EPITAFIO.

Solo murió de constante
La que está bajo esta losa;
Acérrate, caminante,
Pues, no murió tal amante
De enfermedad contagiosa.

...

ÉPITAPHE.

Celle qui dort sous cette pierre
N'est morte que de constance;
Approche-toi, passant,
Car cette amante ne mourut point
D'une maladie contagieuse.

M^{lle} EULALIE FOUIGNET.

LES SYMPATHIES.

Louise et Zoé étaient pensionnaires dans l'un des plus beaux pensionnats de Paris, et, comme toutes celles d'entre vous qui ont l'inestimable avantage de vivre heureuses et paisibles dans la retraite, Louise et Zoé avaient grande hâte d'en sortir; d'autant plus que pour l'une comme pour l'autre il n'y avait qu'une porte pour quitter le couvent, le mariage.

Zoé était orpheline presque depuis sa naissance; Louise avait encore son père, mais un père occupé de grandes opérations commerciales, toujours en course, en voyage, travaillant pour lui amasser une riche dot et ne se donnant pas le temps de la voir, car il ne s'arrêtait jamais et ne pouvait la prendre avec lui dans son ménage ambulante.

Ce mariage inévitable, ce mariage qui, selon toutes les probabilités, ne devait pas se faire attendre, était devenu le sujet habituel des conversations de Louise et de Zoé. Dès que l'heure de la récréation était sonnée, elles se prenaient sous le bras et s'enfonçaient sous les longues allées du jardin, afin de s'entretenir à l'écart. Les jours où le mauvais temps ne leur permettait pas la promenade, on les voyait assises au même métier, tête contre tête, les mains inactives sur leur éternelle tapisserie, chuchoter bien bas, bien bas, pour n'être pas entendues de leurs compagnes, des petites surtout, ces fines mouches qui vont parlant, quêtant, écoutant, commentant, redisant les propos des *grandes* pour s'en moquer ou s'en ébahir, souvent tous les deux, mais l'un après l'autre.

Ce que voulaient surtout ces demoiselles, c'était de ne point trouver dans le mariage d'opposition à leurs goûts. Zoé était dépen-

sière, elle demandait un mari magnifique; Louise était romanesque; cette disposition, encore enveloppée dans les limbes de son innocence, ne se prononçait pas bien clairement; c'était elle cependant qui commençait par poser son programme, qu'elle cherchait tout en le faisant. « D'abord, quoi que puisse dire mon père, il faut qu'*Il* me plaise. — *Il*, c'était le prétendu. — Il sera grand et n'aura pas d'habit vert, je déteste cette couleur; il aimera la musique et ne se plaira qu'avec moi, de même que moi avec lui. Sais-tu, Zoé, je ne serais pas fâchée qu'il fût un peu jaloux; il me semble que quand on aime bien, on doit toujours craindre de n'être pas payé de retour. Quel état lui souhaiterai-je?... Non, pas d'état; si j'avais un mari comme mon père, toujours occupé de ce qui se passe à New-York, Alexandrie ou Constantinople, et jamais de moi, cela ne me conviendrait pas. Une fois ma maîtresse, je trouverai bon de ne rien faire; mon mari doit être comme moi en toutes choses. »

Pendant que Louise débitait sa tirade, Zoé, au lieu de l'écouter, bâtit de son côté son château en Espagne, et quand sa compagne s'arrêtait pour respirer, vite elle prenait la parole.

« D'abord *Il* sera bien de tournure, élégant, vêtu à la mode, cela va sans dire; quant à la figure, il n'y a, dit-on, que les femmes sottes et frivoles qui s'en occupent. Je veux seulement qu'il soit riche et me donne tout ce dont j'aurai envie. Un de nos plus grands plaisirs, par exemple, sera d'acheter les choses qui nous paraîtront jolies dans les boutiques des marchands. Nous aurons un égal empressement à tout voir, tout connaître : théâtres, bals, monu-

ments, pays étrangers; nous ne resterons pas une minute en place, et nous serons les plus heureux gens du monde. »

Puis les deux têtes se rapprochaient encore, puis les cheveux blonds de Louise se mêlaient aux cheveux noirs de Zoé. C'était le moment où les jeunes filles discutaient les signes précurseurs de leur prochain mariage.

Louise commentait les lettres de son père, Zoé les paroles de son tuteur, et toutes deux cherchaient, d'après ces indices, à déterminer quel jour serait faite la présentation.

Aucun moyen satisfaisant de résoudre cette question ne se présentant, on consultait les augures; chaque samedi une pièce de cinq francs était jetée en l'air. « Pile! pour dimanche prochain. » La pièce répondait Face, et ce dimanche se passait comme les autres, sans amener les prétendants.

Enfin le temps, qui marche sans cesse, amena ce jour tant attendu. Ce fut Zoé qui vit la première se réaliser les présages favorables qu'elle obtenait depuis quelque temps; elle avait dix-huit ans accomplis, et son tuteur pensait d'autant plus sérieusement à la marier, que le château de Montrouge exigeait des réparations; on parlait aussi du remboursement des rentes sur l'état; il y avait dans ces deux circonstances de grands partis à prendre, une responsabilité à assumer qui effrayait un homme loyal, mais timide en affaires, et lui faisait désirer de se décharger un peu plus vite de sa tutelle. Le premier parti qu'il offrit à sa pupille était un magistrat. Zoé ne voulut pas seulement le voir; il y avait, disait-elle, dans la magistrature, une gravité qui ne sympathisait pas avec ses goûts. Au magistrat, le tuteur fit succéder un médecin. « Ah! fi donc! être pourchassé dans tous ses plaisirs par les malades. On va monter en voiture pour aller au bal. — Non pas, — Monsieur! vite, à l'aide, on meurt d'apoplexie à l'autre bout de la ville. — Au

moment de se mettre à table, c'est un enfant qui a des convulsions. — Au théâtre, il faut quitter au plus beau morceau pour un membre cassé. Rien de plus lugubre que les conditions par lesquelles on acquiert dans cet honorable état la fortune et la gloire. »

Le tuteur congédia à regret ces deux prétendants. C'étaient des hommes de bien qui eussent été bons ménagers de la fortune de leur femme. N'importe, il céda aux répugnances de Zoé. Le temps est passé où les tuteurs contraignaient leurs pupilles!

Enfin, après avoir échoué dans deux nouvelles tentatives, il présenta, de guerre lasse, un parti, le moins bon de tous, qui fut accepté.

Hector Dulaurens, l'heureux mortel qui avait trouvé grâce aux yeux de Zoé, était un jeune homme de bonne famille. A vingt-six ans il avait déjà essayé de l'état militaire, du barreau et des beaux-arts; renonçant à ces carrières l'une après l'autre, parce qu'il fallait trop de temps et de peines pour s'y faire une place; il était impatient de jouir de la vie, au lieu d'user sa jeunesse dans l'obscurité; c'était dans ce but qu'il traitait d'une charge d'agent de change et cherchait à se marier.

Hector Dulaurens plut promptement à Zoé, il avait de l'entrain, de la gaieté, une confiance en sa bonne fortune que rien ne déroutait; mais il avait surtout un besoin d'activité et de plaisirs qui réalisait tous les rêves de la jeune fille. Hector, c'était Zoé, moins l'innocence d'une pensionnaire, et plus la barbe au menton. Le mariage fut décidé, et le jour de la cérémonie fut fixé à trois semaines après la première entrevue.

Pendant que Zoé trouvait un mari dont les goûts sympathisaient si parfaitement avec les siens, Louise se débattait contre la volonté de son père, qui avait arrangé son mariage avec un de ses amis à lui. M. de Pellevé, ainsi se nommait le prétendu de Louise, était un homme d'esprit

et de cœur ; son instruction était profonde et ses manières de la plus parfaite distinction. Malheureusement il avait près de quarante ans, le mariage était pour lui, comme pour beaucoup d'hommes, une fin honorable ; de plus il se piquait de stoïcisme, et disait hautement qu'être amoureux lui avait toujours semblé une folie, souvent une faute, plus souvent encore un malheur.

Louise se croyait bien plus sage que Zoé, parce qu'elle ne rêvait ni le monde ni ses plaisirs ; mais elle avait aussi son petit coin de folie ; nous l'avons déjà dit, elle était romanesque. Une union indissoluble avec un homme aussi raisonnable que M. de Pellevé lui semblait un suicide ; elle le dit franchement à son père, qui demeura consterné ; son ami avait sa parole ; d'ailleurs il avait arrangé ce mariage de longue date, le moment était venu de le conclure ; il projetait un voyage dans l'Inde, et ne pouvait l'entreprendre sans avoir assuré le sort de Louise. Un si long trajet offre tant de chances au malheur... et voilà que tous ses plans se trouvaient renversés par la folle obstination d'une jeune fille.

Ce fut M. de Pellevé qui le consola. « Mademoiselle Louise me refuse, lui dit-il, parce que nos âges et nos goûts ne sympathisent pas ; je ne saurais la blâmer, et nous aurions dû faire cette réflexion avant elle ; mais ne vous désolez point ainsi, mon cher ami, j'ai un autre parti à vous offrir pour votre fille. Vous connaissez mon neveu, il me remplacera très-avantageusement. Georges n'a que vingt-deux ans, sa fortune vaut la mienne, il veut se marier à une femme qu'il aime et à laquelle il soit sûr de plaire. Mademoiselle Louise a tout ce qu'il faut pour le charmer, et j'espère qu'il trouvera grâce devant ses yeux.

— Essayez, mon ami, répondit le négociant désespéré ; pourvu que Louise soit mariée, peu m'importe à présent qui elle épousera ; c'est une extravagante qui n'a pas su apprécier son bonheur. »

Le neveu de M. de Pellevé, Georges d'Erneville, parut en effet beaucoup plus aimable que son oncle à la sentimentale Louise. Loin de blâmer l'amour, il s'en faisait un devoir, une vertu ; au bout de huit jours il était éperdument épris de sa future, et le mariage fut décidé à la satisfaction générale.

Ce qui avait aidé M. de Pellevé à prendre si philosophiquement son parti du refus de Louise, c'est qu'il avait vu au couvent, dans l'intimité de Louise et de Zoé, une troisième jeune personne.

Marguerite Bernard était fille d'un avocat distingué, mais sans fortune. Sachant qu'elle n'avait pas de dot et se trouvant peu d'attraits, jamais la pauvre enfant n'avait pensé au mariage pour elle-même ; mais quand Louise ou Zoé la prenaient comme confidente de leurs préoccupations, elle s'étonnait de tout le souci que se donnaient ses compagnes pour trouver chez autrui des penchants semblables aux leurs. « Si j'aimais, leur disait-elle, que m'importerait qu'on désirât autre chose que ce que je désirerais moi-même ? Il est si facile de renoncer à ses goûts pour faire plaisir même à un indifférent, que ce doit être une véritable jouissance quand on aime ; c'est ainsi du moins que j'entends le bonheur. Toutes les fois que vous le ferez consister dans une satisfaction personnelle, je cesserai de vous comprendre. »

Tel était le caractère de Marguerite, et c'était le naïf désintéressement que M. de Pellevé avait lu sur sa figure candide, qui lui avait fait non-seulement supporter, mais applaudir aux répugnances de Louise ; car, sitôt que sa parole fut dégagée, il demanda la main de Marguerite à M. Bernard, qui la lui accorda avec empressement.

Cette merveilleuse aventure surprit tout le couvent : seules, Zoé et Louise ne la considérèrent pas comme un bienfait de la Providence ; elles s'attendrirent même sincèrement sur le sort de leur compagne. « Pauvre Marguerite, disait Louise, épouser

un homme de cet âge ! un égoïste qui cherche dans une femme une ménagère et une garde-malade ; car il ne se lasse pas de dire qu'aimer d'amour est une folie, une faute ou un malheur. » Louise n'avait pas pardonné cette sentence portée contre le sentiment.

« Il va l'emmener dans un désert, reprenait Zoé ; il lui offrira pour distraction la vue des laitues de son jardin. Il est riche, et l'on dit qu'il ne lui donnera pas de corbeille ! En vérité, ma chère, le sort des femmes est bien à plaindre, et on les sacrifie d'une étrange façon. »

Les trois mariages furent célébrés à peu de jours de distance.

Au sortir de l'église, M. et M^{me} d'Erneville montèrent en voiture avec le père de Louise ; celui-ci avait des affaires à terminer à Milan, à Rome, à Florence, et devait finir par Naples, où il avait dessein de s'embarquer. Sa fille et son gendre profitèrent de cette circonstance pour passer quelque temps de plus avec lui et visiter l'Italie. Ce voyage, qui dura six mois, fut un véritable enchantement pour Louise ; elle aimait éperdument son mari ; sa passion pour lui était aussi exigeante, aussi déraisonnable, aussi impérieuse que possible ; mais comme elle était consacrée par les lois, loin de réprimer ce que ses emportements avaient de condamnable, elle les croyait méritoires ; et sa tendresse trouvant chez Georges une tendresse aussi vive, elle pensait que sa vie tout entière s'écoulerait ainsi, croyant, la pauvre enfant, que le contrat qui suffisait pour justifier aux yeux du monde un amour insensé pouvait faire de même qu'il fût sans orages, sans douleurs, et rendre éternel un sentiment passager de sa nature.

Ces illusions durèrent tant que son mari les partagea ; mais dès que M. et M^{me} d'Erneville furent de retour à Paris, ils virent chanceler le fragile édifice de leur félicité. Georges, qui avait très-bien supporté le tête-à-tête à l'aide des distractions du

voyage, retrouvant la même solitude unie au désœuvrement, commença à s'ennuyer. Louise au lieu de chercher ce qui pouvait l'amuser le blâma, disant que puisqu'il l'aimait sa présence devait lui tenir lieu de tout. Georges, de son côté, prétendait que la femme qui aime doit se prêter à ce qui plaît à son mari. — Que fallait-il à *Bérénice* pour être satisfaite ? passer quelques heures à voir *Titus*, et le reste à l'attendre.

Louise n'entendait pas ainsi le bonheur conjugal ; de là des discussions continues. « Vous me délaissez, vous ne m'aimez plus, disait la femme.

— Vous voulez m'immoler à vos caprices, vous ne m'aimez pas, répondait le mari.

— Quand vous m'aimiez, vous n'étiez bien qu'auprès de moi, disait Louise en pleurant.

— Si vous m'aviez jamais aimé, ripostait Georges, vous auriez été la première à m'arracher à une inertie fatale. Vous le voyez bien, j'ai besoin de mouvement, de distraction ; qui vous empêche de m'accompagner ? Nous aimant comme nous nous aimons, nous serons bien partout où nous serons ensemble ! »

Louise voulut essayer de la vie du monde ; mais elle s'en lassa bientôt : ce n'était point pour elle passer la soirée avec Georges que d'être spectatrice des choses qui l'empêchaient de s'occuper uniquement d'elle.

Georges, de son côté, était mécontent de la sauvagerie de Louise ; par amour-propre il aurait voulu qu'elle fût trouvée charmante, et quand dans un cercle sa figure et sa toilette n'avaient aucun soin, il la querrelait en rentrant. « Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous cherchiez à me plaire ; mais toutes les femmes sont trompeuses, on ne peut croire à leurs paroles.

— C'est vous qui ne m'aimez pas, répondait-elle en pleurant ; sans cela vous me trouveriez toujours bien. Voyez-vous que je blâme votre tenue et vos manières ? n'êtes-vous pas pour moi le plus charmant !... mais les hommes sont si ingrats ! »

Cette négation du verbe aimer conjuguée tous les jours n'était pas divertissante : Georges le disait, et cette dureté ne remédiait à rien, parce qu'il était incapable lui-même d'arranger une vie plus digne et plus utile que celle qu'il menait ; il était trop semblable à Louise pour s'en faire craindre et la diriger.

Pendant que les époux se querellaient ainsi, la maison restait à l'abandon. Louise et son mari ne savaient s'occuper que d'eux-mêmes. Les soins très-prosaïques qu'exigent la gestion d'une fortune et la tenue d'un ménage leur étaient également impossibles, avec cette différence que madame d'Erneville ne prenait aucun souci de l'emploi que Georges faisait de sa dot, tandis que lui, au contraire, était blessé dans son amour-propre, et éprouvait des privations journalières par suite du laisser-aller de son ménage.

Louise avait retrouvé Zoé à Paris, où celle-ci menait un grand train. Hector Dulaurens avait encore plus que sa femme la passion du luxe et de la dépense. Un parfait accord régnait entre eux à cet égard, et leur maison passait à bon droit pour l'une des plus agréables de Paris. Madame Dulaurens avait le goût et l'imagination d'une véritable artiste. Les dépenses qu'elle faisait étaient non-seulement considérables, ce qui éblouit toujours le vulgaire, mais elles portaient le cachet d'une grâce toute particulière. Personne ne savait mieux que Zoé reconnaître, choisir, placer dans son jour une œuvre d'art ; et pour être juste, il faut dire que l'art et la poésie se trouvaient dans tout chez elle le plus simplement, le plus naturellement du monde : c'était ce qui rendait sa toilette, sa table, ses équipages, ses ameublements, des modèles pour les gens du monde, qui les imitaient sans pouvoir jamais les égaler.

L'argent eût été pour Zoé un nom vide de sens, un métal grossier qui n'aurait pas eu à ses yeux plus de prix que le fer, si l'on n'avait pu le convertir en tableaux,

sculptures, bijoux, étoffes précieuses propres à charmer les yeux ; si ce n'était pas avec de l'argent, toujours de l'argent que l'on forme ces concerts où l'élite des talents européens vient enchanter les oreilles, que l'on flatte le goût de ses convives par les mets les plus délicats, que l'on fait venir en toutes saisons et des deux hémisphères ces fleurs rares, délices de l'odorat. Ainsi employé, l'argent était pour Zoé la première puissance du monde, elle en était insatiable ; l'or pleuvait dans ses mains, et toujours elle en demandait davantage, sans s'inquiéter de ce qu'il adviendrait de cette manière de vivre. L'avenir se résumait pour elle en travaux à achever, en acquisitions à faire. Pour contenter ces goûts auxquels il sympathisait, Hector Dulaurens ne reculait devant aucune opération de bourse. Secondé par la fortune, il gagnait de l'argent, sans compter, avec la même frénésie que sa femme le dépensait.

Si dangereuse que fût cette existence d'acrobate qui danse sur une corde tendue au-dessus d'un gouffre, ce que l'on en voyait dans le monde éblouissait. Georges d'Erneville ne put comparer sans envie sa mesquine fortune à celle d'Hector. Quelle figure faisait-il à Paris avec ses vingt-cinq mille livres de rente mal administrés ? qu'avait-il ? un simple appartement, une table plus que modeste, une vilaine voiture à un seul cheval ; ce n'était pas vivre que végéter ainsi. L'agent de change, auquel il se plaignait un jour de son ennui, lui répondit franchement qu'il ne concevait pas comment à vingt-cinq ans on pouvait supporter ce désœuvrement et cette médiocrité.

L'amitié qui unissait Louise et Zoé avait établi entre leurs maris une intimité qui permettait ce langage : « En me mariant à une femme charmante que j'aimais, je croyais n'avoir plus rien à désirer ; cette illusion perdue me laisse dans un embarras extrême.

— L'amour s'use bien vite, dit Hector,

surtout quand il fait à lui seul tous les frais de l'existence.

— Croyez-moi, mon cher ami, occupez-vous.

— Mais que faire ?

— Gagnez de l'argent ; pour l'homme qui n'est politique, artiste ni savant, il n'y a que cette occupation de gagner de l'argent et d'en gagner beaucoup. Voulez-vous un moyen ? Mon associé, qui a été déjà celui de mon prédécesseur, se retire, réalisant deux ou trois millions... c'est un homme sans ambition ; j'ai traité avec lui, et d'aujourd'hui la totalité de la charge m'appartient. Je renonce à cet avantage en votre faveur. Donnez-moi deux cent cinquante mille francs, et nous faisons des affaires de compte à demi. »

Georges, transporté d'aise, ne s'écartait pas à ce que la générosité d'Hector avait d'étrange ; il ne se demanda pas si par hasard le Crésus qui ne parlait que de ses brillantes affaires n'avait pas aussi parfois des défaites à réparer. Il ne vit dans cet arrangement que l'émotion de la grande bataille qui se livre chaque jour à la Bourse, et la recherche avec l'ardeur d'un courage de vingt-cinq ans. Louise, qui aurait pu l'éclairer, n'eut qu'une objection à faire ; c'est qu'il ne devait point chercher des biens ailleurs que dans leur mutuel amour. Georges haussa les épaules en répondant que c'était pour l'amour d'elle qu'il voulait être riche. Après quoi, sans discuter davantage, il vendit une terre dont le prix fut versé dans les mains d'Hector Dulaurens.

Louise ne devait pas tarder à ressentir un violent chagrin de cette association. La maison de Dulaurens et celle de d'Erneville ne faisaient plus qu'une. Dans cette intimité Louise était chaque jour plus délaissée, et la jalousie vint ajouter à ses tourments ; elle était jalouse de Zoé, non qu'elle crût son amie capable de manquer à ses devoirs, mais parce qu'elle savait plaire et amusait Georges ; il en était de même de tout ce qui semblait agréable à cet objet de son fol amour.

Prenait-il plaisir à une conversation ? soudain elle devenait dénigrante et impolie pour la personne avec laquelle Georges avait causé ; jouait-il avec intérêt, elle trouvait un prétexte pour lui faire quitter sa partie ; s'il écoutait avec ravissement un morceau de musique, Louise avait mal à la tête, et voulait se retirer. La pauvre femme se rendait insupportable, elle le voyait, s'en désolait... et pourtant elle ne pouvait prendre sur elle de surmonter son indignation à la pensée que Georges ne l'aimant plus, aimait autre chose... n'importe ce qu'elle était.

Quand il fut bien établi dans la société que madame d'Erneville était la femme la plus maussade de France et de Navarre, chacun plaignait Georges, et l'encourageait indirectement à secouer cette tyrannie. Il reçut des invitations de ses amis, les accepta toutes, et ne passa plus une seule soirée chez lui. Peu à peu, afin de jouir librement des plaisirs qu'on lui offrait, il évita de se trouver dans les maisons où allait sa femme. De ce moment, la pauvre Louise ne sortit plus de chez elle, et ferma sa porte à ses meilleures amies, ou pour mieux dire elle ne voulut plus d'amies. Ses craintes et ses soupçons ne connurent plus de bornes ; elle appréciait bien le caractère de Georges ; pour lui, comme pour elle, aimer était le seul intérêt de la vie. Cet empire accordé à une passion devenue malheureuse faisait son tourment à elle ; mais à lui, il n'en serait pas ainsi, la nature, l'éducation persuadant aux hommes que l'infidélité leur est permise, le détachaient d'elle, et bientôt allaient lui donner une rivale. Avec de telles pensées, le caractère de Louise s'aggravait de plus en plus.

Une nuit, Georges ne rentra qu'à trois heures du matin ; la douleur de sa femme, exaspérée par cette longue attente, ne pouvait plus se contenir ; elle éclata non plus en récriminations plaintives, mais en reproches véhéments. M. d'Erneville était un honnête homme ; si les craintes de

Louise n'étaient pas tout à fait chimériques, au moins avait-il encore la volonté de résister à de nouveaux penchants... Il convint de ses torts, promit de ne plus y retomber, sollicita et obtint son pardon.

Ce n'était là qu'une trêve; quand Georges aurait abandonné un à un ses plaisirs, renoncé à ses amis, qu'il se serait infligé de lui-même toutes les tortures de l'ennui, il n'aurait pu contenter Louise; car rien ne pouvait faire qu'il l'aimât comme il l'avait aimée dans les premiers mois de leur mariage.

Voyant l'inutilité de ses efforts et le peu de gré que sa femme lui en savait, il reprit peu à peu le genre de vie auquel il avait cru facile de renoncer. Cependant Louise remarqua au bout de quelque temps qu'il ne le suivait pas avec la même liberté d'esprit; le voyant triste, préoccupé, et attribuant ce trouble à une nouvelle passion, elle essaya une seconde scène par laquelle elle eût voulu le contraindre à l'accompagner à la campagne chez M. de Pellevé; mais cette fois Georges résista: soit que sa conscience ne lui reprochât rien, soit que des intérêts majeurs le retinssent à Paris, rien ne put le faire céder. Elle crut le vaincre en partant sans lui... il la laissa aller avec une indifférence qui acheva de briser le cœur de la malheureuse femme.

Louise avait choisi pour retraite la maison de l'oncle de son mari, parce qu'elle croyait Marguerite à plaindre plus encore qu'elle ne l'était elle-même; la vue des femmes heureuses lui était insupportable. A sa grande surprise, elle trouva son ancienne compagne calme et souriante comme elle l'avait toujours vue.

Madame de Pellevé n'était plus pourtant la jeune fille naïve que Louise avait quittée au couvent, la double dignité d'épouse et de mère lui donnait de l'aplomb. Dix-huit mois passés dans l'étroite intimité d'un homme distingué avaient singulièrement formé son jugement et élevé son âme; à une instruction superficielle, comme la re-

çoivent les jeunes filles, avait succédé celle qui est vraiment la nourriture de l'esprit: la lecture des bons ouvrages, les exemples de vertu de tous les temps avaient affermi sa piété en l'éclairant, et fortifié les généreux penchants de son cœur. Elle s'était appliquée surtout à connaître quels étaient les devoirs et les droits immuables des femmes comme épouses et comme mères; elle avait reconnu que les plus précieux de leurs droits étaient ceux qu'elles obtenaient à l'estime et à la confiance. Méprisant un empire dû seulement à la beauté, elle se promettait bien dans l'occasion de dire avec Porcia à Brutus:

« Quelle preuve digne de vous et de moi puis-je vous donner de ma tendresse et de ma reconnaissance, si vous ne me croyez capable ni de supporter avec vous un événement qui demande du courage, ni de recevoir une confidence qui exige de la fidélité? »

Marguerite, tempérant la fermeté stoïque des anciens par la douceur chrétienne, plaçait, après l'honneur, la satisfaction de son mari. Les plus doux de ses devoirs étaient ceux où elle s'oubliait elle-même; chaque sacrifice était une jouissance proportionnée à sa grandeur. S'étant formée ainsi dans la solitude, Marguerite se croyait une femme très-ordinaire, et telle qu'elles devaient être toutes dans leur propre intérêt. Ce fut donc avec une surprise douloureuse qu'elle entendit les premières confidences de Louise; quand, dans des récits sans cesse répétés (les malheureux sont rediseurs), elle voyait une femme, sa semblable, son amie, sa Louise, négligée, abandonnée, comme une courtisane importune, elle s'indignait, détestait Georges et les mœurs du monde qui tolère chez les hommes de tels procédés; mais quand Louise, se mettant en scène à son tour, se complaisait à lui rapporter un à un les traits de cette tyrannique tendresse qui ressemblait si fort à de la haine... la bonne Marguerite passait alors du côté du neveu

de son mari, et n'avait plus que blâme et reproche pour l'égoïste tendresse de son amie d'enfance.

Lorsque M. de Pellevé assistait à ces entretiens des deux amies, il y puisait d'autres sujets de méditations. Glissant légèrement sur les torts de Georges, il interrogeait Louise sur les relations établies entre son mari et Dulaurens. Cette persistance de son oncle parut à Louise un trait de lumière; elle s'écria avec désespoir : « Ce sont eux qui ont éloigné Georges de moi ! Je ne voulais pas le croire; j'épaississais moi-même le bandeau qui couvrait mes yeux, plutôt que d'accuser Zoé et son mari. Merci, merci, mon oncle, de m'avoir éclairée; je sais maintenant qui je dois haïr et... »

— Doucement, ma chère nièce, dit M. de Pellevé en l'interrompant; vous ressemblez un peu à cet évêque qui voyait des cathédrales dans la lune. Ce n'est pas à la fidélité conjugale de leurs amis que les hommes du caractère de Dulaurens portent atteinte, c'est à leur fortune. Vous dites que Georges a fait la folie de vendre sa terre pour en remettre le prix à cet agent de change ?

— Oui, mon oncle, et c'est de ce jour que datent mes plus cruels chagrins.

— Eh bien, ma pauvre Louise, Dieu veuille que la perte de sa fortune ne fasse pas promptement repentir Georges de cette confiance ?

— Ah ! si je retrouvais son cœur, que m'importeraient les autres biens ! »

Louise exprimait là un sentiment généreux quoique extravagant ; Marguerite la serra dans ses bras, et toutes deux confondirent leurs larmes.

Peu de jours après cet entretien, les prévisions de M. de Pellevé se trouvèrent justifiées. On lui écrivait de Paris qu'il n'était question à la Bourse que de la faillite de l'agent de change Dulaurens ; il manquait de plus d'un million et allait être exclu de la compagnie.

« Partons ! partons ! dit M. de Pellevé à sa nièce et à sa femme. Le silence de Georges dans une circonstance aussi importante m'inquiète; il voudra arranger seul ses affaires et ne fera que des sottises.

— Courage ! disait de son côté Marguerite à Louise; cet événement, qui semble déplorable, peut au contraire être l'aurore de tes beaux jours; viens consoler Georges, le soutenir par tes conseils, gagner sa confiance, son estime, et prendre ainsi la véritable place qu'une femme doit occuper dans sa maison.

— Il est trop tard, répondait Louise en se laissant entraîner, je ne saurais lui plaire à présent, et la noble affection que tu me dépeins si bien n'est pas faite pour le cœur léger de Georges. » Elle aurait pu ajouter : « Et ne pourrait me contenter ! »

Louise ne disait que trop vrai : la désaffection de Georges en était arrivée à ce point que, loin d'attendre ou d'appeler sa femme dans son malheur, il n'avait songé qu'à la fuir. Se voyant presque entièrement ruiné, il eut peur de se trouver pauvre vis-à-vis de cette Louise si insupportable dans son égoïste tendresse. Pour apaiser les cris de sa conscience qui lui reprochait de l'abandonner, il se persuada que son premier, son unique devoir envers madame d'Erneville, était de refaire la fortune dont il venait de la dépouiller. Rassemblant à la hâte les débris de son avoir, il en fit deux parts : l'une pour assurer, en son absence, l'existence de Louise, l'autre pour se procurer une cargaison qu'il comptait vendre à l'île Bourbon. Son intention était, disait-il, de rejoindre son beau-père et de trafiquer dans l'Inde jusqu'à ce qu'il eût recouvré l'opulence qu'un revers de Bourse lui avait fait perdre.

Il annonçait ces projets dans une lettre adressée à madame d'Erneville, et que celle-ci trouva à Paris. Au moment où elle la lisait, son mari, transporté à Rouen par le chemin de fer, s'était déjà embarqué au Havre. Les projets de M. d'Erneville pou-

vaient paraître sensés à des indifférents ; mais le bruit courait dans sa société que les beaux yeux d'une jeune créole, dont le départ se trouvait coïncider avec celui de M. d'Erneville, étaient pour beaucoup dans la détermination de ce dernier. Louise le crut ; ses plus tristes pressentiments se trouvaient ainsi réalisés. C'était trop, ses forces se trouvaient à bout, sa santé ne put y résister. Atteinte d'une fièvre cérébrale, rien ne put la sauver, ni le zèle des plus habiles médecins, ni les soins assidus de Marguerite, et même de Zoé, qui oubliait ses propres chagrins pour secourir son amie. Elle succomba en peu de jours, appelant dans son délire l'ingrat qui fuyait pour ne pas l'entendre.

Après cette cruelle catastrophe, M. et madame de Pellevé quittèrent Paris, où rien ne les retenait plus.

Zoé, aussi affligée que Marguerite de la mort de Louise, eut cependant moins de loisir pour s'abandonner à sa douleur ; elle avait à ranimer le courage d'Hector, qui, tombé du faite de l'opulence dans un état voisin de la pauvreté, était étourdi du coup. Le prix de sa charge et tous les biens de sa femme avaient satisfait ses créanciers. Pour lui comme pour François I^{er}, tout était perdu fors l'honneur.

Zoé, énergique, intelligente, dévouée, lui montra le travail fécondant pour eux le champ de l'avenir. Ils avaient de la jeunesse, de l'activité, le besoin et la volonté de faire fortune, ils devaient réussir... Malheureusement leur goût sympathique pour la dépense leur fit chercher des ressources, non du côté le plus sûr, mais le plus rapide. Ils poursuivirent des entreprises qui devaient les enrichir promptement, et trompant leur espoir, les laissèrent dans de nouveaux embarras. Bien unis et d'une ardeur égale, ils tournaient dans le cercle sans issue de la spéculation, cercle horrible que Dante eût ajouté à son enfer, s'il eût vécu de nos jours ; damnation à laquelle les damnés se plaisent, feu qui les dévore, mais dont ils

ne peuvent se passer, et qu'ils redemanderaient si on voulait les en arracher.

Dans cette lutte, où quelques triomphes excitent de loin en loin le courage désespéré des combattants, le sort des Dulaurens est encore un problème : seront-ils la proie de la misère sans cesse grimaçante à leur porte, ou parviendront-ils à relever leur fortune?...

On se le demande.

M. de Pellevé et Marguerite s'interrogeaient souvent à ce sujet ; puis, pensant à la pauvre Louise, ils déploraient, sans pouvoir le comprendre, le malheur d'unions si bien assorties en apparence.

Un jour qu'ils étaient plus absorbés encore que de coutume dans ces pensées, ils furent interrompus par maître Pierre, le jardinier. « Monsieur, dit celui-ci en s'adressant à son maître, a eu la bonté de nous proposer le meunier François pour mari à notre fille ?

— Oui, Pierre, cela vous convient-il ?

— Non, monsieur, je refuse... Le gars et la donzelle sont trop volontaires tous les deux : *fin contre fin ne vaut rien pour doublure*, voyez-vous.

— Le bonhomme a raison, dit M. de Pellevé quand maître Pierre fut parti ; voilà le secret du malheur de nos pauvres jeunes gens. Jamais je ne me consolerais d'avoir marié Louise à mon neveu ; avec un mari d'un caractère moins semblable au sien, et qui, s'il n'eût pas entièrement satisfait son cœur, l'eût au moins forcée au respect par une conduite sensée, elle vivrait encore, et avec le temps, elle aurait retrouvé le bonheur. Donnez à Zoé ou à Hector un peu d'économie pour contrebalancer la prodigalité de l'autre, et le rétablissement de leur fortune sera possible ; tandis que tels qu'ils sont, on peut prédire à coup sûr que, riches ou pauvres, ils dépenseront toujours au-delà de leur avoir.

Ne poussons donc pas trop loin la recherche des sympathies, et rappelons-nous bien : que le contentement en ce monde est toujours acheté par un sacrifice. »

Feu M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

LE VIEUX ROI ET LA JEUNE FILLE.

J'étais depuis deux mois à Londres (les deux mois les plus brumeux de la brumeuse Angleterre). Enfin, vers la mi-février, à travers un voile de nuées grisâtres, j'aperçus, comme une pâle copie de notre soleil de France, le soleil de la Grande-Bretagne. J'avais besoin, pour respirer à l'aise, de sortir de l'atmosphère pesante qui oppressait ma poitrine, et je résolus d'aller guérir *a very bad cold* (un méchant rhume) à Richemond, que j'avais si souvent entendu citer comme un des plus beaux lieux des environs de Londres. Quittant avec plaisir mon hôtel noir et enfamé, je montai *in a ligh and comfortable mail coach* (dans une légère et bonne diligence), et arrivai en quelques heures à la destination que je m'étais fixée.

La vue qui s'offre au touriste du haut de la terrasse de Richemond est une des plus riantes et des plus gracieuses. Quelques voyageurs l'ont comparée à celle de Saint-Germain ; à mon gré, ces deux paysages anglais et français se ressemblent peu. Des hauteurs de Saint-Germain, on découvre les environs d'une vaste et riche capitale, plus de cent villages qui tranchent en blanc et en gris sur la verdure des champs et sur la *bariolure* de la petite culture si variée aux abords de Paris ; puis des châteaux avec leurs parcs et des églises avec leurs clochers, leurs croix et leurs coqs dorés, mais tous ces objets divers se voient distinctement et comme en relief au-dessous de vous. De la terrasse de Richemond, c'est tout une autre scène qui se déroule devant vos regards. On croirait dominer une immense forêt ; le pays est si bocager que toutes les habitations ont l'air d'être enfoncées dans ces épais et

moelleux ombrages ; seulement, de distance en distance s'étendent de belles pelouses ressemblant à ces clairières qui entrecouper les bois, là, où les cerfs, les biches et les faons viennent bondir et jouer sous les rayons du soleil.

Du haut de Saint-Germain, l'œil suit tous les méandres, tous les caprices de la Seine ; de la colline de Richemond, on voit aussi le cours de la Tamise : ce n'est point encore l'orgueilleuse reine des fleuves ; ici elle est simple et modeste comme la villageoise qui n'a pas encore vu la ville des rois. Toute poésie à part, la Tamise est peu de chose à Richemond : on ne dirait pas en la voyant si humble que quelques milles plus loin elle va devenir si puissante par ses ondes et ses richesses. Cette jolie et gracieuse naïade se fait reine tout à coup.

Après avoir déjeuné à l'hôtel de l'Étoile (*Star hotel*), j'allai visiter la maison du célèbre Pope. Les princes d'Orléans l'habitaient alors. Cette jolie villa devait être selon le cœur du poète d'Angleterre ; elle est merveilleusement et tranquillement assise sur la pente très-adoucie d'un coteau formant pelouse devant le château, et qui baigne les ondes couleur d'aigue-marine de la Tamise. Un énorme bouquet de chênes séculaires est comme la toile de fond sur laquelle se dessine en clair l'élégante habitation.

Je consacrai ma soirée à explorer le parc de Kew et son jardin botanique. Cette très-modeste résidence appartient à la couronne ; c'était la retraite favorite de la reine Charlotte, femme de Georges III. Le petit pavillon qu'habitait le couple royal semblait trop *bourgeois* à un enrichi de nos jours.

La reine Charlotte s'en arrangeait à merveille, elle y était plus heureuse qu'à Windsor. Cette reine, d'un esprit peu agréable, mais solide, possédait de grandes qualités; elle était le modèle des épouses de la Grande-Bretagne. Les Anglais de mon âge se souviennent encore des soins assidus et pleins d'égards qu'elle n'a cessé de prodiguer à son malheureux et royal époux pendant sa longue et cruelle maladie, *alors que le Seigneur le visitait*, comme disait son peuple respectueux, qui s'est toujours abstenu de nommer la maladie dont le souverain était affligé.

A Kew, Charlotte et Georges III vivaient très-retirés; souvent on les voyait assis tous les deux sous les nobles ombrages des cèdres; là, ils oubliaient les soucis du trône, les ennuis de la cour, les fatigues de la représentation, et s'occupaient avec délices de botanique, que tous les deux aimaient passionnément. Un jour, une jolie enfant, avec de beaux cheveux noirs bouclés et jouant autour de son cou, vint à passer près du banc où ils se reposaient de leur promenade. La reine appela la petite fille, qu'elle trouva charmante. C'était l'enfant d'un émigré français.

La petite fille avait rempli son tablier de fleurs champêtres, qu'elle venait de cueillir sur les pelouses.

La reine lui parla d'abord en anglais. L'enfant ne le comprenant pas (sa famille ne faisait que d'arriver en Angleterre), elle lui dit en français :

« Vous avez là de bien jolis bouquets; pour qui sont-ils ? »

— Pour maman, qui aime bien les fleurs, mais qui ne peut plus venir voir les belles plantes qu'il y a ici... parce qu'elle est malade.

— Y a-t-il longtemps qu'elle souffre ?

— Oh ! oui, bien longtemps ! bien longtemps !... depuis qu'elle a appris la mort de papa, que les méchants ont tué.

— Quels méchants ?

— Les révolutionnaires, qui ont tué le roi.

QUINZIÈME ANNÉE, 3^e SÉRIE. — N^o V.

— Pauvre enfant ! dit le roi Georges en passant sa main vénérable dans la belle chevelure de jais de la petite Française; que Dieu te conserve ta mère !

— Je le demande au bon Dieu tous les jours... et cependant il ne la guérit pas... Je voulais rester auprès d'elle aujourd'hui; mais elle a ordonné à ma bonne de m'amener ici. »

Alors Charlotte se leva et pria l'enfant de la conduire à sa bonne. La vieille gouvernante était loin de croire que c'était une reine qui venait ainsi vers elle, si simplement mise, et tenant la petite par la main.

« D'où venez-vous, mademoiselle Louise ? demanda-t-elle d'une voix sévère ; je vous avais recommandé de ne pas vous éloigner.

— Ne la grondez pas, dit la reine, elle était, la pauvre petite, à me parler de sa mère, et je viens vous demander, madame, de me conduire près d'elle.

— Ma maîtresse est bien mal ! »

En disant ces mots, la vieille femme se passa la main sur les yeux et essuya ses pleurs. Charlotte ajouta :

« Je pourrai peut-être diminuer ses souffrances... et être assez heureuse pour lui rendre quelque service... Allons, retournons chez vous. » Et la reine reprit la main de l'enfant.

Bientôt elles arrivèrent à la maison qu'habitait l'émigrée, dans le village de Kew.

« Maman ! maman ! voilà une bien bonne dame qui vient vous voir... Elle m'a promis de me donner tous les jours de belles fleurs pour vous. »

A cette voix, la malade, qui était assise près de la fenêtre, sur laquelle se trouvaient quelques pots de réséda, et qui, la tête appuyée sur sa main, regardait le soleil couchant, essaya de se lever... mais la reine l'en empêcha avec bonté, et prit une chaise auprès d'elle, en lui disant :

« Vous souffrez beaucoup, madame ? »

— Je n'ai plus la force de souffrir beau-

coup... mais j'ai souffert beaucoup, répondit la veuve émigrée.

— Votre charmante enfant me l'a dit, et je viens vous proposer de changer de logement; celui-ci est humide et malsain. Ici vous n'avez pas assez de soleil. J'ai une habitation tout près... dans le voisinage. Votre jolie petite fille y aura plus d'espace pour courir et pour jouer... Permettez, madame, que je vous envoie chercher demain.

— Oh! j'ai peu de temps! ce n'est guère la peine... je vous remercie, madame.

— Éloignez des pensées si sombres... Pensez à votre enfant, et veuillez accepter mon offre; je vous la fais de bon cœur. Je viendrai vous prendre moi-même. Mon mari et moi aimons beaucoup les émigrés français.

— Oh! tant mieux! tant mieux! répétait la petite Louise. Je suis bien contente d'aller dans une grande maison... avec un beau jardin... Maman, vous serez bien mieux qu'ici. » Et en disant ces mots, elle baisait les mains de la dame étrangère.

Le lendemain matin, une voiture vint chercher la pauvre malade. Ce ne fut qu'en arrivant au pavillon de Kew que la noble dame française sut quelle était sa bienfaitrice.

« Qui aurait jamais dit que c'était une reine! répétait sans cesse, dans sa joie, la vieille gouvernante; une dame en robe d'indienne et un chapeau de paille! »

Les soins les plus empressés, les mieux entendus, les prévenances les plus délicates, étaient prodigués à la mère de Louise, mais ne lui rendaient pas la santé: le chagrin avait été trop avant dans son cœur. Quant à la petite fille, elle ne pouvait croire qu'un grand jardin avec beaucoup de fleurs, un bon logement avec de bons meubles, ne guérissent pas sa mère. Elle était si contente, la charmante enfant, de jouer dans la volière de la reine, et de donner à manger à ses oiseaux!

Un jour le vieux roi Georges, qui venait de retomber dans un de ses sombres accès de folie, entendit la jeune Française chanter. Il fut frappé de la douceur de sa voix; il l'appela, et, la prenant sur ses genoux, il lui dit :

« Louise, chantez-moi ce que vous chantiez tout à l'heure.

— Oh! c'est bien triste, répondit l'enfant.

— C'est égal, j'aime cet air; et je serais bien aise de l'entendre encore. »

Alors Louise obéit et commença cette touchante complainte sur la mort de Louis XVI :

O mon peuple! que vous ai-je donc fait?
J'aimais la vertu, la justice;
Votre bonheur fut mon unique objet;
Et vous me traînez au supplice!...

Pendant que la fille de l'émigré faisait entendre ce refrain douloureux, le vieux monarque, les yeux fixés sur elle, et plongé dans une sombre rêverie, avait laissé couler des larmes silencieuses. Le soir, quand il fut seul chez lui, pendant qu'il n'y avait pas encore de lumière dans sa chambre, il se mit au piano et répéta l'air du *Pauvre Jacques*, sur lequel la complainte royaliste a été composée.

Depuis ce jour, il faisait souvent venir la petite orpheline avec sa robe de deuil (car la mère de Louise venait de succomber à sa maladie de poitrine), et il lui disait :

« Enfant, chantez l'air de Louis XVI, l'air qui me fait pleurer. »

Quand Louise commençait à chanter, le vieillard s'asseyait à son piano-orgue, et l'accompagnait doucement et avec des accords si tristes qu'ils ressemblaient à de mélodieuses plaintes!

Ah! c'était vraiment chose touchante à voir et à entendre, que cette petite orpheline chantant, d'une voix émue, les malheurs d'un roi martyr à un autre roi accablé sous la main de Dieu.

La reine Charlotte s'attacha de plus en plus à Louise de Glandeuil... Elle avait

soigné la mère jusqu'à son dernier moment; elle adopta l'enfant, l'éleva avec bonté, et, plus tard, l'ayant richement dotée, elle la maria avec un gentilhomme anglais...

Louise vit encore; ses beaux cheveux noirs sont devenus blancs... et dans l'aisance et la paix que Dieu lui a donnée sur la terre étrangère, elle conserve religieusement le souvenir de sa pauvre mère et de ses nobles bienfaiteurs. Elle a beau vieillir, *la mémoire du cœur* ne s'éteint pas en elle, et quand, il y a trois ans, je suis retourné en Angleterre, j'ai vu chez mistress Radnor, née Glandeuil, un portrait de Georges III, peint dans ses plus vieux jours. Le monar-

que, aveugle, semble courbé sous le faix des ans et de son mal; une longue barbe blanche s'épanche sur sa poitrine; sa vénérable chevelure, partagée sur le front, tombe, de gauche et de droite, sur ses épaules; la tête du vieillard semble avoir été inclinée par le poids de sa couronne; cependant, il y a encore comme un sourire errant et vague sur ses lèvres. C'est peut-être un ressouvenir de la gloire de son règne, qui lui vient au milieu des égarements de son esprit, comme un éclair au milieu des ténèbres, ou comme un rayon de soleil sur un tombeau!

Vicomte WALSH.

AGNÈS LA NOIRE,

COMTESSE DE MARCH, AU CHATEAU DE DUNBAR (1).

BALLADE.

C'était une fière gaillarde,
Qui toujours faisait bonne garde;
Que l'on vint tôt, que l'on vint tard,
Agnès était sur le rempart.

UN MÉNESTREL.

(Walter Scott, *Histoire d'Écosse*.)

Ils dorment mes soldats, qu'ils saisissent leurs armes;
Amis, enfants, réveillez-vous!
La trompette a sonné le signal des alarmes,
Soyez dignes de mon époux.

De ses créneaux vengez l'outrage;
Un jour, un seul jour de courage,
Et, loin de Dunbar triomphant,
Salisbury, pâle de honte,
Fuira, quand votre noble comte
Apprendra ce fait éclatant.

Ils courent aux remparts; mais leur troupe fidèle
Résistera-t-elle? O mon Dieu!
Sur la mer point de voile, et la vague étincelle
Sur l'abîme profond et bleu.

(1) Le comte de March était en campagne avec le régent d'Écosse. Le château fut secouru du côté de la mer par Ramsay de Dalwolsley.

Tendez l'arc aux flèches rapides;
Avec vous mes mains intrépides
Ébranlent le roc détaché.
Enfants ! si le château succombe,
La mer nous servira de tombe ;
Aux yeux de Dieu nul n'est caché.

Ciel ! sur les flots amers où mon espoir s'élance,
Cherchant la vie et le bonheur,
Un point qui s'agrandit rapidement s'avance,
Et Dieu protège mon honneur.

Soldats ! une voile, une voile,
Qui brille au loin comme une étoile...
Saluez ce blanc pavillon.
Déjà l'ennemi, plein de rage,
Sentant défaillir son courage,
S'enfuit ainsi qu'un tourbillon.

Ils abordent ; bientôt un long cri de victoire
Bénit les vengeurs valeureux,
Et des bords écossais le nom d'Agnès la Noire
Inspire le luth généreux.

(*Les Violettes*, poésies.)

M^{me} VICTORINE ROSTANG.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Blanche de Castille fut mariée à Louis VIII, le Lion, fils de Philippe-Auguste. Sans la mort de Jean Sans-terre, Louis le Lion, déjà maître de Londres, devenait roi d'Angleterre. Il mourut atteint par une maladie contagieuse, au retour de la croisade contre les Albigeois. La reine Blanche avait été nommée par lui régente ; elle gouverna

avec beaucoup de fermeté et de sagesse, elle éleva parfaitement son fils, qui fut plus tard saint Louis. Elle délivra une foule de prisonniers, fut chantée par Thibaut, comte de Champagne, et devint une seconde fois régente, quand son fils partit pour la croisade. Elle mourut en 1252. L'Église l'a canonisée sous le nom de sainte Blanche.

A. D.

Un portefeuille qui contenait des valeurs et une lettre de lord Wigton a disparu... il lui faut subir le désespoir de sa femme, qui se trouve liée au meurtrier de son mari ; et les insultes de William... Enfin, Paul d'Hervilliers, à force de démarches auprès de la police, parvient à découvrir le voleur, et rapporte le portefeuille. Henri s'en empare, en tire une lettre, et la donne à Julie. « Lord Wigton, dit-il, m'écrivit cette lettre pour me justifier aux yeux de sa famille. Lorsque Charles-Édouard prit la fuite, après avoir voulu détrôner Georges II, lord Wigton, comme tous les officiers du prétendant, fut condamné à mort. Georges II lui accorda sa grâce, mais vous ignorez à quelle condition... Lord Wigton seul était instruit de la retraite où Charles-Édouard se cachait : on exigea qu'il la fit connaître ; il refusa... Dans un moment de désespoir, son père

accourut auprès du roi, et lui promit qu'il déciderait son fils à livrer le prince. Mais lord Wigton ayant connu cette promesse de son père, écrivit au roi qu'il préférerait la mort au déshonneur. Il me remit cette lettre en me disant : — Courez chez le roi, suppliez-le de lire ce papier avant de se prononcer sur la grâce qu'on implore de lui... — Je remis au roi cette lettre fatale ; mais, sur mon âme, j'en ignorais le contenu... Le lendemain, je croyais trouver mon ami libre... il marchait au supplice... J'appris alors la noble cause de sa mort... mais par respect pour la mémoire de son père j'aurais gardé ce secret... Julie et William m'accusaient... Il m'a fallu me justifier... »

De l'intérêt dans les situations, de l'esprit dans le dialogue, des sentiments vrais, bien exprimés, ont valu à ce drame un succès mérité. J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

SALON DE 1847.

Deuxième article.

M. EUGÈNE DEVÉRIA. — *Mort de Jeanne Seymour, le lendemain de la naissance d'Édouard VI.*

Depuis bien longtemps on s'affligeait de l'absence des tableaux de M. Devéria au Louvre ; en voici un enfin qu'il a envoyé de Pau, où il réside maintenant. La *Mort de Jeanne Seymour* en est le sujet.

Entourée de ses femmes et de ses serviteurs, Jeanne est couchée sur un lit de parade. Sentant sa fin approcher, elle s'est fait apporter son fils ; elle jette sur lui un regard où rayonne encore l'amour maternel, et sur ses lèvres décolorées on voit errer un dernier sourire.

Cette nouvelle composition de M. Devéria est saisissante de vérité. Les traits charmants de Jeanne Seymour sont empreints d'une admirable langueur, et parmi les

femmes qui se pressent à l'entour d'elle il y a de bien gracieuses figures, peintes d'une manière remarquable. Quelles riches étoffes aux couleurs étincelantes ! Comme les rouges et les bleus vifs se rencontrent sans que l'harmonie ait à en souffrir !

Toutes les qualités qui rendirent les débuts de M. Devéria si brillants se retrouvent dans sa *Jeanne Seymour*. C'est un digne pendant de la *Naissance de Henri IV*, ce premier chef-d'œuvre de M. Devéria, qui ne peut être comparé qu'aux plus belles productions des grands maîtres de l'école vénitienne.

M. BARON. — *André del Sarte peignant dans le cloître de l'Annonciade, à Florence, la fresque de la Madone del sacco.*

Sur un échafaudage qui atteint à la voûte, André del Sarte est debout, le pinceau à la

main. Déjà il a esquissé cette Madone qui va devenir si belle. Sa femme lui sert de modèle; elle est assise dans la pose de la Vierge. Plusieurs élèves sont occupés à broyer des couleurs.

Il y a de l'esprit et de l'originalité dans cette jolie composition de M. Baron. Un jeune garçon, placé sur une échelle, s'y fait remarquer par son mouvement plein de naturel. Le coloris mérite des éloges; quoique assez vif, il est très-harmonieux.

M. AUBANEL. — *La Mort de saint Paul ermite.*

Saint Paul, modèle de la vie érémitique, était parvenu à une grande vieillesse, lorsque saint Antoine fut conduit dans sa retraite par une révélation. Sans s'être jamais vus, les deux solitaires se reconnurent et se saluèrent chacun par leur nom; ils passèrent la journée à s'entretenir des choses du ciel. Le lendemain, Paul pria Antoine de lui aller chercher le manteau de saint Athanase; mais lorsque Antoine revint, il trouva Paul sans mouvement et sans vie.

Dans le tableau de M. Aubanel, saint Paul est agenouillé; il a près de lui une tête de mort et un crucifix. A l'entrée de la grotte, qui sert de cellule à l'ermite, on voit paraître saint Antoine. Ces deux figures, de grandeur naturelle, sont très-bien dessinées; elles prouvent que M. Aubanel a fait de consciencieuses études.

M. LESSON. — *La Bienfaisance.*

Étendue sur un mauvais grabat, une pauvre femme du peuple, à la figure amaigrie, serre sa petite fille contre son sein. Son petit garçon est debout, le regard fixé sur une dame qui, après avoir déposé sa bourse sur le lit, s'éloigne précipitamment, afin sans doute d'échapper aux remerciements de la malheureuse famille qu'elle vient de secourir.

Cette scène si attendrissante est rendue avec une grande vérité. Le cœur se serre à l'aspect de cette affreuse misère, et l'on

craint que cette bourse ne soit impuissante à la soulager. Les figures sont très-bien peintes; la touche de M. Lesson a de la simplicité et de la vigueur.

M. VETTER. — *Molière chez le barbier, trouvant le type du Bourgeois gentil-homme.*

Lorsqu'il habitait Pézénas, Molière avait l'habitude de se rendre le samedi, jour de marché, chez un barbier nommé Gely, dont la boutique était le rendez-vous des campagnards et des oisifs de la ville. Parmi ceux-ci, on remarquait un bourgeois nouvellement enrichi, dont la tournure grotesque était rendue plus ridicule encore par ses prétentions aux belles manières et à la noblesse.

M. Vetter nous fait assister à l'une des rencontres de notre grand comique avec ce bourgeois, qu'il nous montre se pavanant d'autant plus qu'il se voit remarqué par Molière. Le pauvre homme! il croit exciter l'admiration, et ne se doute guère de quelle sorte sera l'immortalité que va lui donner le génie!

Il y a du talent dans la manière dont M. Vetter a composé son tableau; il a su éviter de tomber dans la charge, et en cela il a donné une preuve de bon goût dont on doit le féliciter. Ses figures sont dessinées et peintes avec soin; mais, dorénavant, je crois qu'il fera bien de se tenir en garde contre la sécheresse, car il me semble y avoir une grande propension.

M. MARCEL VERDIER. — *Les Femmes et le Secret.*

Les fables sont très en vogue cette année parmi les peintres. En voici une de la Fontaine, *les Femmes et le Secret*, que M. Verdier a mise en action d'une manière charmante. Ses femmes sont gracieusement ajustées, leur physionomie est expressive. M. Verdier n'a négligé aucun détail; les accessoires sont peints avec un talent qui rappelle les maîtres de l'école hollandaise.

M. BELLANGÉ. — *Le Champ de bataille de Wagram.*

Le lendemain 7 juillet 1809, l'empereur, selon sa coutume, parcourut à cheval le champ de bataille pour voir si on avait fait exactement enlever les blessés. On était au moment de la récolte, les blés étaient très-hauts et on ne voyait pas les hommes couchés par terre. Plusieurs de ces malheureux blessés avaient mis leur mouchoir au bout de leur fusil et l'élevaient en l'air pour que l'on vint à eux; l'empereur alla lui-même à chaque endroit où il aperçut de ces signaux. Il parlait aux blessés, les encourageait, et ne voulut point se porter en avant que le dernier ne fût enlevé.

Dans un emplacement labouré par les boulets, il trouva un jeune maréchal des

logis de carabiniers qui vivait encore quoi qu'il eût la tête traversée d'un biscaien; mais la chaleur et la poussière avaient coagulé le sang presque aussitôt, de sorte que le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air. L'empereur descendit de cheval, lui tâta le pouls, et, avec son mouchoir, il lui débouchait les narines, qui étaient pleines de terre. Lui ayant mis un peu d'eau-de-vie sur les lèvres, le blessé ouvrit les yeux et parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet, mais les ayant ouverts de nouveau, il les fixa sur l'empereur qu'il reconnut; alors ils se remplirent de larmes, et il aurait sangloté s'il en avait eu la force. Le malheureux ne pouvait survivre à sa blessure, à ce que dirent les chirurgiens qu'on appela pour le panser.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

CORRESPONDANCE.

Il paraît que le ciel a décidé qu'il n'y aurait plus de printemps sur notre terre... c'est une saison de perdue, et c'est dommage, pour nos poètes surtout, qui auront une corde de moins à leur lyre... Où donc est-il allé ce printemps chaque année tant et si vainement désiré? Pour moi, c'est un mythe; j'en ai souvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais vu... Heureusement que nos jardiniers lui ont dérobé son secret et que nous avons de même des lilas, des violettes et des roses; mais ces fleurs sont pâles, et puis quand on approche son odorat d'un bouquet, on voudrait en même temps y rafraîchir ses joues... Eh bien, les joues et les fleurs sont gelées! peut-être le ciel et la terre sont-ils malades? Les hommes le sont aussi par contre-coup. Que de vieillards sont morts qui ont été illustres! que de jeunes gens qui l'eussent été!... Les enfants et les mères portent le deuil, et je

ne sais pas quel est le plus désespéré; car l'enfant ne peut retrouver une mère, et une mère, eût-elle d'autres enfants, ne peut se consoler de celui qu'elle a perdu. C'est triste!... Mais, bien que j'estime la tristesse comme un sentiment qui nous donne de la dignité, je ne peux cependant continuer sur le même sujet; j'ai là nos deux figurines qui semblent me dire: Présente-nous donc aux jeunes filles qui vont nous prendre pour modèles. Ainsi vais-je faire, en commençant, comme toujours, par l'explication de notre planche.

Le n° 1 est le côté gauche de la pièce de poitrine d'une chemise d'homme. Les entre-deux des plis se brodent en points de cordonnet; les nœuds de ruban qui se trouvent sur l'ourlet du milieu se brodent aussi en points de cordonnet, mais les ouvertures du milieu se font en points de boutonnière, puisque ce sont les ouvertures par les-

quelles passent les boutons. Ce pointillé se brode en nœuds ou en points de sable.

Tu peux ne broder que les nœuds de ruban, cela fera une chemise assez riche.

Quant aux entre-deux qui se trouvent entre les plis, tu feras bien de t'en servir pour bonnets de nuit, pour poignets de camisolles, pour monter ces bouts de manches de mousseline que l'on place sous les manches longues.

Bien entendu que, pour ce devant de chemise, on ne brode pas les deux lignes qui encadrent ces entre-deux. Ces lignes indiquent où les plis doivent arriver.

Le n° 2 est un coin de mouchoir qui se brode au plumetis. L'ourlet est indiqué par ces ombres. On le découpe ensuite sous cette guirlande de pois.

Ce dessin peut servir pour un manteau de baptême, pour une robe d'enfant.

Le n° 3 est un dessin de coin d'oreiller. On garnit ensuite cet oreiller avec une bande de percale festonnée; dans chaque feston, selon sa grandeur, on brode ou la grande ou la petite fleur de la corne de ce dessin feston.

Le n° 4 est un ouvrage d'art et de fantaisie qui te fera beaucoup d'honneur. Il représente une couronne de roses et de myosotis.

Le n° 5 représente des poires et des pêches, des fraises et des raisins.

Ces cartes servent à désigner la place des convives, dans un dîner prié. Au milieu de la guirlande de roses, on écrit le nom d'une dame; au milieu de la couronne de fruits, on écrit le nom d'un homme.

Tu achètes des cartes de visite ordinaires (en carton de Bristol). Tu calques dessus, ou dessines avec un crayon, une de ces couronnes. Pour les roses, tu te sers de carmin mêlé d'un peu de blanc; les retouches, tu les fais en carmin pur. Pour les myosotis, tu emploies du cobalt. Pour les feuilles, tu prends de la cendre verte, et les retouches, tu les fais en indigo.

Pour les poires, les abricots et les pêches,

tu te sers de jaune pâle mêlé de blanc; les retouches, tu les fais en minium et emploies du carmin aux places où les fruits doivent être colorés. Pour les fraises, tu emploies du minium retouché en carmin. Les raisins et les prunes se font en cobalt et en bleu foncé, mêlé de blanc pour la première teinte. Pour les filets, tu les couvres d'or en coquille.

Tu comprends que personne ne perd la carte, et la conserve comme souvenir d'un agréable dîner.

Ces cartes peuvent aussi servir de cartes de visite.

Le n° 6 est la moitié du dos d'un mantelet *Montpensier*.

Le n° 7 est l'un des devants de ce mantelet.

Le n° 8 est la hauteur de la garniture. On coud cette garniture au bas des devants; puis, à partir de l'étoile qui se trouve au n° 7, en suivant le bas du n° 6 jusqu'à l'autre devant, que je n'ai pas jugé nécessaire de te donner.

Ce mantelet se taille en taffetas noir — gris glacé de noir — vert glacé de rose — jaune glacé de blanc — enfin de la couleur et de l'étoffe de la robe avec laquelle on porte ce mantelet.

Les garnitures en taffetas doivent avoir de long 3 mètres, en y comprenant un demi-mètre pour chacun des devants du mantelet.

Pour nous, ces garnitures se font en étoffe garnie d'un effilé ou d'une petite dentelle.

Pour les dames, elles mettent une grande dentelle noire au lieu de garnitures de taffetas.

A la couture sur l'épaule, on place un passe-poil — tout autour on fait un petit ourlet auquel on coud la garniture et sur lequel on coud une petite passementerie. Pour arrêter le mantelet sur la poitrine, on met de chaque côté, à partir du haut, trois boutons de moyenne grosseur, recouverts en étoffe pareille, et, au côté droit, on fait trois brides.

Si tu trouves la garniture trop haute, libre à toi de la faire plus basse.

Ce mantelet se taille aussi en organdy; les garnitures, aussi en organdy, sont ornées de larges dents en feston plein.

Si tu veux un mantelet *Marie-Antoinette*, tu n'as qu'à tirer une ligne sur ce patron, n° 7, à partir du nombre 82, et suivre en mourant jusqu'à ce que tu aies rejoint la ligne de droite, en abattant la pointe où se trouve le nombre 25. Alors tu orneras ce mantelet d'une garniture haute de 15 centimètres, découpée à l'emporte-pièce et froncée du haut, pour former une tête haute de 3 centimètres. Tu coudras cette garniture tout autour du mantelet, et, les points qui l'auront cousue, tu les couvriras par une petite passementerie. Bien entendu que la garniture des deux devants aura deux têtes, et sera cousue sur le mantelet, une des deux têtes dépassant en dehors. Cette garniture sera froncée autour du cou. Au bas du patron n° 6 il faudra ajouter un ou deux rangs de garniture qui commenceront à l'étoile et finiront de même, au côté opposé.

Ce mantelet *Marie-Antoinette* se fait, pour jeune femme, en taffetas blanc ou rose; pour grand'maman, en mousseline doublée de blanc ou de rose; ce dernier sera garni de dentelle blanche, cousue comme les garnitures de taffetas.

La dentelle noire est tellement à la mode qu'on en garnit des mantelets de taffetas glacé et qu'on en place sur les chapeaux de paille jaune.

Mais nos figurines s'impatientent... A leur tour.

Le n° 9 est la moitié du dos de la robe de taffetas rayé de la jeune fille qui reçoit la visite d'une de ses amies.

Le n° 10 est la moitié du devant. Ce corsage est monté du haut sur une bande d'étoffe en droit fil.

Le n° 11 est la moitié du *jockey*, c'est-à-dire de l'espèce de manche qui recouvre l'épaule.

Ce *jockey* et la bande d'étoffe sur la-

quelle est monté le haut du corsage, doivent être recouverts d'une passementerie.

Le n° 12 est la manche de mousseline nommée : *A la jardinière*.

Le n° 13 est le poignet formé d'un entre-deux brodé; cette manche tient à un canezou de mousseline que tu peux tailler sur le même modèle que ce corsage, mais en le faisant plus haut. Ce canezou est monté du haut sur un entre-deux de mousseline, que l'on fronce de 3 centimètres de plus que le tour du cou, et au haut duquel entre-deux est cousue une dentelle ou une double ruche de tulle de coton.

Le n° 14 est un des côtés du dos et l'une des pièces de côté du corsage de la jolie visiteuse. Ce dos a une couture dans le milieu. Lorsque tu les tailleras, place sur l'étoffe ces deux patrons tels que tu les vois sur ce papier.

Le n° 15 est l'un des devants.

Le n° 16 est l'un des deux revers. Tu auras soin de faire à l'envers les boutonnières du haut.

Le n° 17 est la doublure de ce revers. Tu auras soin de faire à l'endroit les boutonnières indiquées par des étoiles.

Ces revers se cousent en dedans, à la doublure du corsage, et le doivent dépasser à partir de l'étoile placée, l'une dans le haut, et l'autre dans le bas.

Le n° 18 est le collet. L'étoile t'indique que ce biais doit se coudre au corsage.

Le n° 19 est la manche.

Le n° 20 est le revers. L'étoile de ce revers doit se retrouver sur l'étoile de cette manche.

Cette robe se fait en toile de Tussor, en toile des Indes, en nankin, en piqué, en gros-de-Naples gris ou bleu Joinville. Cette façon est fort distinguée.

Le n° 21 est la passe d'un bonnet.

Le n° 22 est le fond.

A présent, j'ai là-dessus mille choses à te dire. Partons du bonnet le plus simple.

Si tu veux un bonnet de nuit, taille ce bonnet en jaconas; fais un ourlet au bas

du fond, fais un petit ourlet tout autour de cette passe; fronce ce fond, couds-le à cette passe; taille des bandes de jaconas, hautes de 6 centimètres, festonne-les en crêtes de coq, à double feston, de manière que tu puisses les découper ensuite au milieu et que ces crêtes forment des jours. Couds à plat une de ces bandes sur le bord extérieur de la passe, fronce-la au bas de l'œil en augmentant les fronces jusqu'après le tournant de cette passe et en les diminuant lorsque tu approches du fond. Comme tu as froncé cette bande sans la rouler, tu tailles, dans la longueur de l'étoffe, une petite bande haute de un centimètre, tu la replies en dedans des deux côtés, et tu la couds, à points arrière, des deux côtés, sur la passe et sur la garniture, de manière à cacher les points qui l'ont froncée. Le dessous du bonnet se trouve ainsi très-propre, et le dessus est enrichi de deux rangs de points arrière. Fais de même pour une seconde bande, pour une troisième, laquelle sera cousue sur le fond. Comme il faut que ces garnitures tombent chacune avant la petite bande cousue à points arrière, elles doivent être inégales, c'est-à-dire plus basses sur le front, plus longues au tournant de cette passe. Tu introduis deux bandes de jaconas dans l'ourlet du bonnet pour le serrer derrière; tu couds une bande de jaconas aux deux coins arrondis de la passe, pour la nouer sous le menton. Les bandes qui garnissent ce bonnet étant égayées par ces festons à jour, on ne dira plus: *Triste comme un bonnet de nuit.*

Si tu veux un bonnet du matin, taille ce bonnet en tulle de coton; autour de la passe et du fond, couds, à plat, une petite dentelle à gros réseaux, haute de 2 centimètres et demi, et à peine froncée au tournant de la passe (il faut 2 mètres 10 centimètres de dentelle); au-dessus de cette dentelle, couds-en une seconde, qui, après avoir garni la passe, remonte sur le fond pour cacher les points qui le réunissent à la passe. Introduis dans l'ourlet du fond

un ruban de gros-de-Naples, large de 2 centimètres; avec un mètre quarante centimètres de ruban pareil, large de 5 centimètres et demi, tu fais deux agrafes de ruban que tu couds chacune de chaque côté de la passe, et deux brides de 40 centimètres chacune, que tu couds sous le tournant de la passe.

Si ta mère veut un bonnet pour mettre sous son chapeau, tu prends du tulle de soie et de la blonde de soie.

Si elle veut un bonnet plus habillé, achète, à la pièce, un morceau de taffetas bleu, rose ou lilas, tu en coupes des bandes hautes de 6 centimètres, que tu découpes des deux côtés à petites dents de loup; tu plisses ces bandes sur elles-mêmes, à plis doubles, et tu les arrêtes en les cousant avec une soie pareille, en laissant entre chaque pli l'espace d'un autre pli. Tu achètes de la blonde de soie à gros réseaux, haute de 6 centimètres, et la plisses, à plis doubles, sur la bande de taffetas, dans les espaces laissés vides. Cette ruche se coud ensuite sur le bord extérieur de la passe et sur le fond, à l'endroit où il se réunit à la passe. Derrière ce bonnet, et comme bavolet, tu places au bas du fond une bande de taffetas haute de 7 centimètres, découpée à petites dents de loup. Cette bande se coud en y laissant du haut une petite tête et en formant au bas de cette tête un faux-ourlet dans lequel tu passes un ruban de gros-de-Naples qui noue derrière. Il n'y a plus à ajouter que deux brides de gros-de-Naples pareil.

Le n° 23 est un rébus. Tu m'as écrit que tu croyais avoir deviné celui de la planche IV; moi, j'en suis sûre :

Le Vésuve — un P — un I — une sœur de charité — un A — des mais — un amour — une toue — et des jours. Quelle est la Française qui n'a pas chanté du cœur ou de la voix: *Mon pays sera mes amours, toujours!*

Veux-tu maintenant que nous compositions quelques jolis ensembles de toilette, car enfin l'été viendra!... Voici ce que je

trouverais convenable, en supposant qu'il fasse un beau soleil jaune, un beau ciel bleu.

Pour aller à l'église, un dimanche : Une robe de taffetas gris glacé de noir sur les patrons planche V, n^{os} 14, 15, 16, 17, 18, 19; un mantelet *Montpensier* en organdy, garni de volants festonnés à grandes crêtes de coq; des bottines en satin de laine d'un gris pareil à la robe; un chapeau de crêpe blanc, orné d'un ruban de gros-de-Naples blanc, ayant des raies de satin pareil; ce ruban croisé simplement sur la passe et venant nouer sous le menton en arrondissant la forme autour de la figure; les cheveux en bandeaux; pas d'ornement sous ce chapeau; derrière, un bavolet et un nœud de ruban; des gants paille; des poches à la robe pour y mettre la bourse et le mouchoir; une ombrelle grise ou blanche, et à la main, un Paroissien recouvert d'un velours noir, orné d'initiales et d'un fermoir en or.

Pour aller à la campagne : Robe de mousseline de laine à carreaux écossais sur les patrons de la planche II, n^{os} 6, 9, 10; mantelet *Marie-Antoinette* en mousseline brodée, garni d'une bande de mousseline pareille, festonnée; gants de peau de Suède; bottines de couil à gris; chapeau de paille, orné d'un ruban écossais; voile vert; ombrelle verte. Un sac suspendu au bras.

Pour aller dîner en ville : Robe de taffetas glacé vert et rose, corsage sur les patrons planche V, n^{os} 9, 10, 11; châle carré en filet de soie noire, garni d'un long effilé pareil; chapeau de paille à jour, orné d'une branche d'acacia et d'un ruban de gros-de-Naples rose; gants paille; bottines vertes pareilles à la robe; un mouchoir brodé, garni d'un ourlet; les dentelles ne conviennent qu'aux dames.

Pour aller en soirée : Robe d'organdy, la jupe ornée de 3 plis, hauts de 15 centimètres, corsage sur les patrons de la planche V, n^{os} 9, 10, 11; cette petite manche rallongée de deux dentelles; pèlerine d'organdy sur les patrons de la planche IV, n^{os} 15 et

16. Cette pèlerine garnie de deux rangs de dentelle cousue à plat. Pour l'arrêter sur la poitrine, des rosettes de ruban rose ou bleu; dans les cheveux, des rosettes de ruban rose ou bleu comme celles de la figurine planche II; gants blancs; bottines de satin noir.

Pour rester chez soi : Robe de couil à raies roses ou bleues sur les patrons planche II, n^{os} 9, 10, 11; pèlerine sur les patrons planche IV; tablier de gros-de-Naples, rosettes de ruban noir placées comme celles de la figurine planche II.

Pour sortir le matin : Robe de jaconas, corsage sur les mêmes patrons que le précédent; châle carré, sept quarts, en mousseline de laine blanche; capote de gros-de-Naples à coulisses; voile blanc.

Si tu étais dame, je te dirais : Ajoute des dentelles à tes mantelets, des volants à tes robes. Si tu étais petite fille, je te dirais : Porte des chapeaux de paille tout ouverts, retenus par des brides ornées de deux rosettes sur les joues; des jupes courtes et amples; pour corsage, une visite de taffetas vert, puce ou gros bleu; des pantalons courts jusqu'aux genoux; les jambes couvertes de bas blanc, et des bottines écruës.

A propos, tu m'as demandé comment relever les patrons de nos planches; voici comment :

Tu prends un grand morceau de papier blanc; si tu veux le grandir, tu y ajoutes un autre morceau de papier que tu colles avec des pains à cacheter; — tu prends un mètre — un crayon, et tu te mets sur une table.

Tu veux relever le patron du devant du mantelet, je suppose : tu regardes où se trouve le zéro; tu places le commencement de ton mètre sur ton papier, et tu écris zéro; — tu tires une ligne le long de ton mètre jusqu'à ce que tu sois au chiffre 9, et tu écris 9; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 30, et tu écris 30; tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 40, et tu écris 40; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 82,

et tu écris 82. Voici la longueur du devant du mantelet :

Tu retournes ton mètre et places le commencement au-dessus du chiffre 82 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25 ; tu écris 25 ; — tu remontes ton mètre et en places le commencement au chiffre 40 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25 ; tu écris 25 ; — tu remontes ton mètre, et places le commencement au chiffre 30 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 40, tu écris 40 ; — tu remontes ton mètre et places le commencement au chiffre 9 ; — tu tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 25, tu écris 25 ; — tu remontes ton mètre jusqu'au zéro, et tires une ligne jusqu'à ce que tu sois au chiffre 8, tu écris 8 ; puis avec ton crayon tu tires cette courbe en partant du chiffre 8, passant au chiffre 25, jusqu'au chiffre 40 ; — de là tu descends en tirant une ligne qui rentre jusqu'au chiffre 25 ; — puis tu tires

une ligne droite jusqu'au troisième chiffre 25 ; — tu arrondis ensuite le tour du cou en tirant une ligne du chiffre 9 au chiffre 8. — Voici la largeur du devant du mantelet. Tu découpes ensuite toutes les lignes pleines.

Le zéro indique toujours la hauteur du patron.

Mon Dieu ! ma chère amie, que je suis aujourd'hui une femme *ennuyée* ! je ne veux pas ajouter *et ennuyée*, puisque je te suis utile... mais... je le pourrais... Voyons, c'est fini, ne nous quittons pas tristes...

En fait de choses gaies, je te raconterai ceci : « Une dame provençale, passionnée pour l'huile, ce produit de son beau pays, disait l'autre jour : « Jamais le gaz ne remplacera l'huile ! » Et comme on se récriait : « Non, ajouta-t-elle, on ne pourra jamais mettre du gaz dans la salade ! »

Adieu !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

Le 22 mai 1660, mourut dans un couvent de Bar-le-Duc, et à la veille de prendre le voile, Barbe d'Ernecourt, comtesse de Saint-Balmont. Cette femme extraordinaire, qui écrivait de la même plume des exercices religieux, des tragédies et les comptes de sa maison, modèle de gaieté et d'esprit dans un cercle, partout modèle de piété et de bienfaisance, devint soldat

pour protéger les campagnes contre les ravages de la guerre. « A un château, elle monta à l'escalade, et se trouvant abandonnée des siens, elle ne laissa pas d'entrer dedans, le pistolet à la main, et se jetant dans une chambre où il y avait dix-sept hommes, elle seule les désarma. » Les guerres de l'empire n'ont rien vu de plus merveilleux.

MOSAÏQUE.

Il y a bien peu d'herbes rampantes qui, à force de se traîner, n'arrivent à trouver un soutien. *Maxime turque.*

On doit pardonner aux auteurs du mal, mais on ne doit pas pardonner au mal lui-même.

DUPIN.

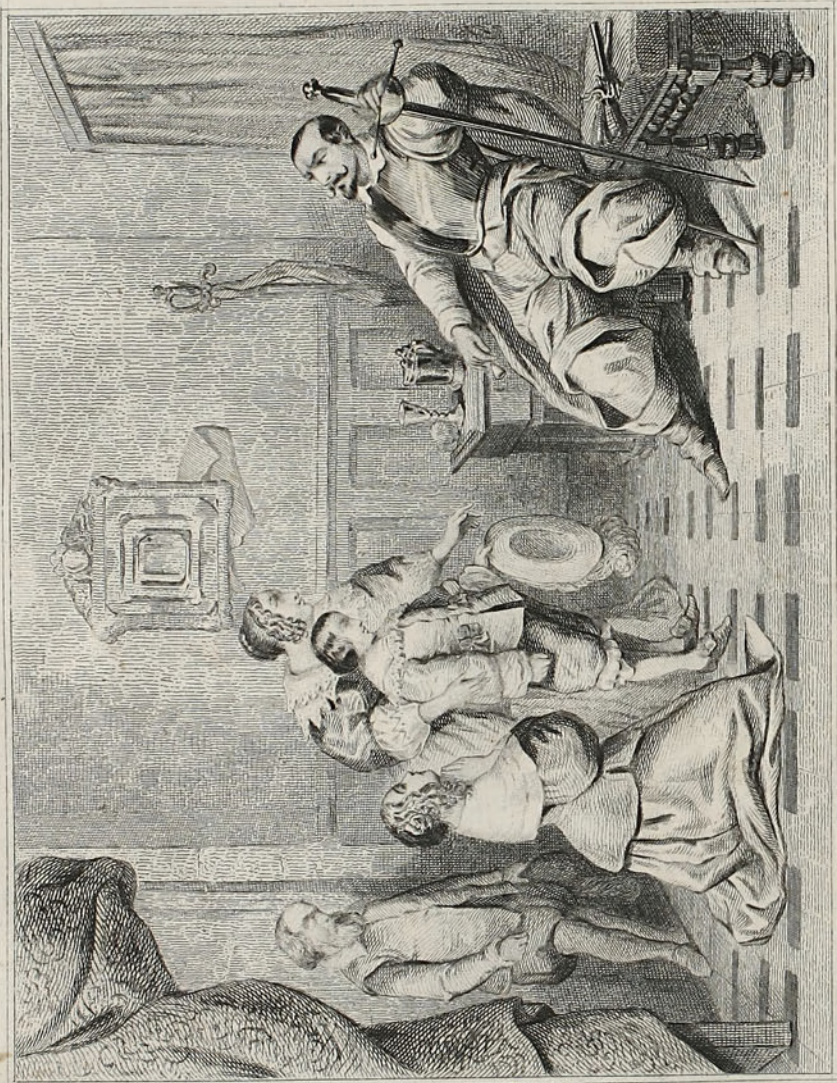
Aux fleurs les zéphirs ; aux hivers les tempêtes ; au cœur de l'homme la douleur !

CHATEAUBRIAND.

Les grandes richesses sont comme les parfums : ceux qui les portent ne les sentent pas.

CHRISTINE, reine de Suède.

Salon de 1817.



Decoupe par A. de Taverne d'après le tableau de Ingham.

Gravé par Marquet.

HENRIETTE DE FRANCE.